

779 u. P. : 26 u. X. Perses.

Macanbyonag sur dpa nar, voboyan asdar v.
to sur Persien (Frodoair Labin)

Tauilov

Annates

XLVI. Sous les consuls dentatus Getulicus et Laet. Murgæ
victus, les ornements de triomphe furent décernés J. L. Buonouy
à Poppius Latinus, pour avoir reculé des na ucp XLVI
tions de la Thraie que la vie sauvage des mon Big. 5.
tagues entretenoit dans une fureur indépendante. s 163
dane. Outre le caractère de ce peuple, la ré-
volte eut pour cause sa répugnance à souffrir
les levées de soldats et à donner à nos armées
l'élite de sa jeunesse. Accoutumée à n'obéir
même à ses rois que par caprice, à ne leur en-
voyer des troupes qu'avec des officiers de son cho-
ix, à ne faire la guerre que sur ses frontières, cette
nation crut, sur des bruits alors répandus,
qu'on alloit l'arracher à ses foyers, la mêler à
d'autres peuples et la disperser dans des con-
trées lointaines. Toutefois avant de prendre les ar-
mes, ils envoyèrent des députés pour rappeler
leur fidélité, leur soumission, et déclarer qu'ils
resteraient les mêmes tant que des nouvelles cha-
gées ne tenteraient point leur patience; mais que

Paroisse. 26 v. x. Prodriza. Prodriza.

Si on leur imparait l'esclavage comme à des vaincus, ils avaient du fer, des guerriers, et ce courage qui sait vouloir la liberté ou la mort. En même temps ils montraient sur la cime des rochers les forteresses où ils avaient réunis leurs parents et leurs femmes, et nous menaçaient d'une guerre rude, sanglante, hérissée d'obstacles.

XLVII. Poppéus, pour avoir le temps de rassembler une armée, répondit par des ~~autres~~ paroles conciliantes. Lorsque Pomponius Labéus fut arrivé avec une des légions de Messie, et le roi Nicomède, ces deux secours que fournirent les Thraces restés fidèles, le général ajouta ce qu'il avait de forces, et marcha droit aux rebelles. Ils étaient déjà postés dans des gorges au milieu des bois. D'autres plus élevés se montraient sur des collines découvertes. Poppéus y monte, en bon ordre et les chasse sans pitié. Les barbares perdirent peu de monde, ayant leur refuge tout près. Ensuite Poppéus se retrancha dans ce lieu même, et occupa, avec un fort détachement, une montagne dont

la croupe étroite mais unie et continue, s'étendait jusqu'à une première forteresse gardée par de nombreux défenseurs, soldats ou multitude. Pendant que les plus ardens s'agitèrent devant les remparts, avec leurs chants et leurs danses sauvages, il envoya contre eux l'élite de ses archers. Tant que ceux-ci combattirent du loin, ils firent beaucoup de mal sans en recevoir. S'étant avancés plus près, une bruyante sortie les mit en désordre. Ils furent soutenus par une cohorte de Sicambres, que le général avait placée à quelque distance; troupe intrépide, et non moins effrayante que les Thraces par ses chants guerriers et les fracas de ses armes.

XLVIII. Ensuite Poppéus alla camper en face de l'ennemi, et baissa dans ses premiers retranchements les Thraces auxiliaires dont j'ai parlé. Il leur fut permis de ravager, de brûler, de piller, pourvu que leurs courses, finissent avec le jour, et que la nuit, renfermés dans le camp, ils y fissent bonne garde. Cet ordre fut observé d'abord. Bientôt prenant le goût de la débauche, et enrichis par le pillage, ils cessent de

garder les postes. Ce ne sont plus que festins desor- donnés, que soldats tombant d'ivresse et de sommeil. Les rebelles, instruits de leur négligence, se divisent en deux corps. L'un devait fondre sur ces pillards l'autre assaillir le camp romain, non dans l'espérance de le prendre, mais afin que leurs cris, leurs traits, enfin le danger personnel attirant toute l'attention des nôtres, leur dérobasent le bruit de l'autre combat. Ils choisirent la nuit, pour augmenter la frayeur. Ceux qui attaquèrent le camp des légions furent aisément repoussés. La soudaine irruption des autres jeta l'effroi parmi les Thraces auxiliaires, dont une partie dormait le long des patissades, tandis qu'un grand nombre errait dans le campagne. Ils furent massacrés avec d'autant plus de fureur, qu'on les regardait comme des transfuges et des traîtres, qui se battaient pour leur esclavage et celui de la patrie.

XLIX. Le lendemain Poppée déploya son armée hors des retranchements, pour essayer si

Genève. Du 21. Jan. 1792.

de cinq mille hommes qui ont été
 précipités dans les rivières, les victoires qui ils tiennent
 dans les mains, et qui rendent si elle est dans
 la main de la victoire, et les barbares, et
 de ce que ce combat est leur dernier espoir, et les
 cris lamentables de leurs femmes et de leurs
 mères, qui les suivent dans les mêlées, et qui
 font les braves. La nuit accroit l'audace
 des uns, et fait aux autres le danger. Les coups
 volent aux hasards, et l'on attend, amis,
 ennemis, on ne distingue personne, l'écho de la mar-
 tynne, dont les soldats entendaient le retentissement
 résonne à cet effet de tout confondre. Ils croient
 les étendards faibles et en abandonnent une partie.
 Cependant les ennemis ne les traversent que en petit
 nombre, les plus braves furent tués ou blessés, et au pa-
 ssi du jour, le reste fut poursuivi jusqu'au sommet
 des rochers, où ils furent à la fin, contraints de se rendre.
 Les Suisses, vaincus sans mourir et s'efforçant
 l'hiver rigoureux et prématuré de l'année empêcha
 pas que les Suisses ne fussent réduits par la force
 ou par des tris.

SEVILLE. Paris le 20. Janvier 1642. A. Divis. T. 3000.
 T. 3000. va ^{au Roy} au Roy par le Roy de Castille va au Roy de Castille.

rendre, les autres de mourir, et se frappant
 mutuellement. Il s'en trouva peu, ou lieu
 de une mort sans vengeance, conseillèrent une
 sortie desesperée; résolution noble aussi quoique
 différente. ^{Il y en eut un qui se nommoit}
 Dindo, un des chefs, de prison grand âge et sa
 langue experte, avoit appris à connaître la
 force et la clémence de Rome, soutenoit l'avis de
 mettre bas les armes, comme le seul remède
 en de telles extrémités. Lui-même vint le pre-
 mier, avec sa femme et ses enfants, se livrer
 au vainqueur. Il fut suivi de ceux qui leur
 âge ou leur sexe condamnoit à la faiblesse, et
 de ceux qui aimoient la vie plus que la glo-
 ire. La jeunesse étoit partagée entre Tarsa et
 Turis. Tous deux vouloient périr avec la li-
 berté; mais Tarsa s'écrioit qu'il falloit biter
 leur fin, et trancher d'un seul coup les craintes
 et les espérances. Il donna l'exemple en se jetant
 son épée dans la mer, et sa mort ne man-
 qua pas d'imitateurs. Turis attendit la nuit
 avec sa troupe; non toutefois à l'insu de notre

SEVILLE. Paris le 20. Janvier 1642.

T. 3000. va au Roy par le Roy de Castille va au Roy de Castille.

général. Aussi tous les postes furent garnis de
 renforts nombreux. Avec la nuit s'étoit élevée
 une affreuse tempête; et l'ennemi par des vents
 effroyables, suivis de cet orage d'un vaste si-
 lence, avoit jeté l'obscurité parmi les assié-
 gés. Poppiens parcourut aussitôt toute sa li-
 gne; il exhorta les soldats à ne pas ouïr de
 chance aux barbares, en se laissant attirer par
 un bruit trompeur, ou surpris par son vent
 perfide, mais à rester immobiles aux
 postes, et à ne lever leurs traits qu'à coup sûr.
 Cependant les barbares descendant par pe-
 titons, jettent sur nos retranchements de pierres
 des pieux durs au feu, des troncs d'arbres
 brisés; d'autres remplissent les fossés de fascines,
 des claies, des cadavres. Quelques uns munis de
 poids et d'halles, les appliquent aux remparts, sai-
 sissent, arrachent les palissades et luttent corps à
 corps avec ceux qui les ~~defendoient~~ défendoient.
 Nos soldats les renversent à coup de traits, les joi-
 sent de boules ou leur envoient de énormes
 javelines, et roient sur eux des morceaux de

1522. In Sicilia, d'Antonio 26. X. 1522
rapport du sieur de la Roche sur le sieur de la Roche

Les barbares, animés par le succès de leur entreprise, devenaient une horde. Voyants qu'ils ne pouvaient point s'en aller, et que les habitants voisins, ils commençaient à se retirer en élevant de distance en distance de fortes redoutes, qu'il unit ensuite par un fossé et des lignes dont le circuit en faisait quatre mille pas. Pour ce faire, pour s'en aller, et pour le siège, il envoya sans cesse chercher et les enferma plus étroitement. Quand on fut assez près, on lançait une terrasse d'où on lançait des pierres, des feux, des javalots, etc. Mais rien ne fatiguait l'ennemi tant qu'on ne lui faisait point de mal. On ne sentait qu'une seule fontaine pour une si grande multitude de combattants et de chevaux. Les chevaux, les troupeaux, les hommes vivaient de la nourriture qui leur venait de la terre, et les hommes vivaient de la nourriture des hommes. Les blessures ou la soif étaient les seuls et les seuls moyens de la corruption, l'absence de tout et la mort. A tant de calamités se joignait pour donner lieu à la disette, les uns portaient de la